

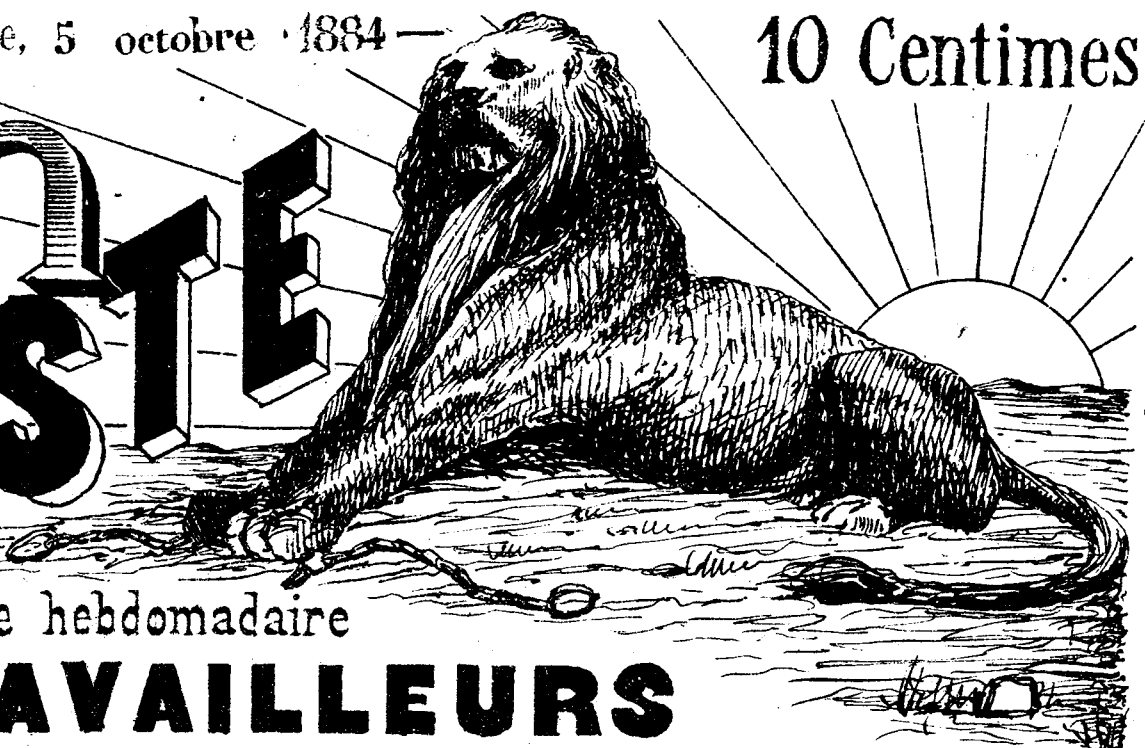
# LYON

# SOCIALISTE

Organe hebdomadaire

## DES TRAVAILLEURS

de la région de l'Est



ADRESSER les correspondances, manuscrits et communications diverses au citoyen BRUCKNOT, secrétaire de la rédaction, rue de Sèze, 27.

Les annonces et les abonnements sont reçus par le citoyen PAYAN, secrétaire de l'administration, rue Masséna, 73.

Abonnements { Un mois ..... » 50<sup>c</sup>  
Trois mois ..... 1<sup>f</sup>, 50<sup>c</sup>  
Un an ..... 6<sup>f</sup>, »

## IL Y A DIX ANS

Les événements de ces jours derniers ont rappelé à ma mémoire ceux de la crise de 1874. J'avais dix-huit ans à cette époque, je rentrais dans la lutte; nous étions bien une douzaine de révolutionnaires, à Lyon, tous jeunes. Ducros régnait sur la ville, Andrieux préparait sa seconde ascension; Ballue végétait et portait des bottes éculées; Brialou, lui, avait des galoches et était centre-gaucher; Bordat soutenait la politique opportuniste; Brugnot était en prison; et nous, honnis, conspués, calomniés, battus même.

Nous suivions les réunions, accusant la bourgeoisie, nous attaquant à l'organisation capitaliste, prêchant le communisme, nous attirant pour tout résultat les épithètes d'agents provocateurs, de fous, de bonapartistes, etc..

Aujourd'hui, quel changement! et que de chemin parcouru! Ducros a disparu, Andrieux redevient révolutionnaire, Ballue est quelqu'un ou plutôt quelque chose, Brialou est à la chambre et siège à l'extrême-gauche, Bordat est en prison, Brugnot combat à nos côtés; et de douze que nous étions, nous sommes douze mille, bientôt cinquante.

Ah! c'est que les événements influent bien fortement sur les cerveaux; c'est que les leçons des faits sont bien puissantes. C'est que les phénomènes économiques sont plus tangibles pour les masses qu'on ne le croit et que, actuellement surtout, ils dégagent, en se produisant, une somme énorme d'esprit révolutionnaire absorbé aussitôt par les organismes ouvriers.

En 1874, bourgeois et prolétaires croyaient à une crise locale et passagère dont les causes leur étaient inconnues; tous pensaient qu'il suffirait de quelques milliers de francs pour faire prendre patience aux affamés, mais personne ne savait, — ou ceux qui le savaient se gardaient bien de l'avouer — que la crise n'était qu'un des premiers symptômes d'une maladie constitutionnelle dont souffre la société capitaliste; symptômes qui devaient se reproduire à des périodes de plus en plus rappro-

chées, en prenant à chaque nouvelle apparition un caractère d'une gravité croissante.

Aujourd'hui, l'expérience est presque complète; les souffrances passées, les horreurs de la faim présente ont douloureusement mais exactement renseigné une fraction très-grande du prolétariat; aussi, la révolution possède actuellement une légion considérable. Elle aura bientôt, grâce aux tortures que demain nous réserve, une armée capable de vaincre: cette armée sera composée de la majorité de la classe ouvrière.

La bourgeoisie comprend, elle aussi, la gravité de la situation; elle fait tous ses efforts, non pour vivre, elle sait cela impossible, mais pour prolonger de quelques années son existence. L'instinct de conservation la fait agir avec une vigueur désespérée. Ses représentants les plus directs, ministres, préfets, maires, promettent, voyagent, calment de leur mieux. Ses journalistes ergotent, trompent, calomnient, avec la perfection que donnent l'habitude et l'expérience. Quant aux députés, ils se partagent les rôles: l'un, comme Ballue, fait organiser des réunions privées où sont invités ce que Lyon compte de commerçants réactionnaires, d'ouvriers casés ou espérant l'être, d'employés peureux; et, devant cet auditoire trié, il encense le gouvernement, nie la crise, fait vibrer la corde chauvine, mange de l'anglais et du prêtre, insulte les révolutionnaires absents.

Un autre, comme Brialou, se rend au sein des réunions publiques, rend le compte de Paris responsable de tout, parle d'économies à faire, dénonce le traité de Francfort et demande qu'il soit brisé à coups de canon.

Enfin, Andrieux, se dévouant pour sa classe, malgré les huées, les sifflets, avec une audace incroyable, remonte à une tribune lyonnaise, daube sur le gouvernement et la municipalité, offre ses services aux ouvriers et déclare le cabinet responsable de la misère.

Tout cela, dans l'intention de faire prendre le change aux affamés.

Dans l'espoir de passionner les ouvriers pour ou contre le gouvernement, de leur faire prendre parti pour tel ou tel groupe politique contre tel ou tel autre.

Pour faire perdre de vue aux travailleurs le but à atteindre:

La socialisation des forces de production.

Gabriel FARJAT.

## Que faire ?

Des actes, des actes et encore des actes, ou vous croulerez éternellement dans votre misère.  
Lamennais.

Quelle lamentable situation! Ah! combien le chômage est long, voilà; non seulement des jours, mais des semaines, des mois, que le travail manque: pas de pain à la maison, et le boulanger ne veut plus faire crédit.

Tous les jours, du matin au soir, je cours, je frappe aux portes des ateliers et des usines, espérant trouver à m'embaucher; mais rien, toujours rien. Et le soir, lorsque je rentre au logis, plus abattu, plus désespéré encore que la veille, quand la femme me demande si j'ai trouvé un peu de travail, et les gosses si j'apporte du pain, c'est la poitrine gonflée par les sanglots, les yeux pleins de larmes à peine retenues, que je leur réponds: rien. Que ce mot est cruel!

Et nous sommes nombreux, à Lyon, dans cette position misérable.

Nous nous sommes bien réunis pour nous consulter sur les moyens, propres à combattre notre misère, mais que faire sans le sou? nous nous sommes adressés au maire qui l'a niée. Réunis de nouveau, au nombre de 8000, chiffre bien au dessous de la totalité de ceux que la crise atteint et qu'on évalue à 20.000, non compris les femmes et les enfants; le maire, cette fois, nous a renvoyés au ministre, lequel, de son côté, nous a renvoyés au maire qui a convoqué le conseil municipal. Dédaigneusement reçus par cette assemblée, nos délégués ont pu se faire entendre, après quoi une somme de 50.000 francs a été votée pour nous être distribuée. Qu'est-ce que cette somme? Fort peu de chose. Elle représente environ 2 francs par famille — de quoi manger la soupe aujourd'hui. — Demain, nous serons, comme hier, avec la faim, l'horrible faim au ventre.

Ils sont peut-être, en ce moment, nos patrons d'hier et ceux d'aujourd'hui, ceux qui ont fait fortune et ceux qui sont en train de la faire, assis tranquillement devant une table chargée de mets qu'ils ne peuvent parvenir à tout avaler; pendant que nous sommes ici, la femme, les enfants et moi, nous serrant le ventre pour essayer de calmer les douleurs d'entrailles causées par la faim. Ah! s'ils nous voyaient ainsi, s'ils voyaient les gosses amaigris, la face livide, les yeux brillants, d'où s'échappent de brûlantes larmes; s'ils voyaient ces pauvres petits êtres se débattre sous l'horrible étreinte de la faim, peut-être auraient-ils un bon mouvement. S'ils réfléchissaient que c'est nous, par notre intelligence et notre labeur, qui avons amassé ces fortunes immenses dont ils jouissent, ne devraient-ils pas abandonner quelques milliers de francs chacun pour soulager nos maux? Ce ne serait certes là qu'une bien faible image de la nuit du 4 août,

Ce ne serait, après tout, que la restitution d'une partie de ce qu'ils nous ont volé sur notre travail. Mais il n'y faut même pas songer: les voleurs ne prennent pas pour rendre; et puis, le cœur de ces gens-là, atrophié par la passion de l'or et des jouissances, est inaccessible, même à la pitié.

Que faire, hélas! ainsi abandonnés de tous?

N'y a-t-il donc plus qu'à attendre la mort qui mettra fin aux misères et aux tortures de notre existence? Cependant, la nature n'a pas dit à ceux-ci: vous ne travaillerez pas, vous serez oisifs, vous vivrez dans l'abondance des biens, vous jouirez de tout; et à ceux-là: vous travaillerez incessamment, vous produirez toutes les richesses, mais vous ne jouirez de rien, vous souffrirez le froid, la faim et toutes les affres de la misère.

Eh! bien, non, camarades, la nature n'a pas dit cela.

Parmi les droits qu'elle a donnés à tous, il en est un que nul n'oserait nier: c'est le droit de vivre. Or, ceux qui, chaque jour, en retenant la plus grande partie de la valeur de votre travail, vous mettent dans l'impossibilité de vous procurer ce qui est nécessaire à l'existence attentent à votre droit de vivre.

Que faire? dites-vous. Faire respecter ce droit. Ne vous sentiriez-vous pas assez d'énergie pour cela? Mais qu'avez-vous à craindre? Ils sont quelques-uns, et vous, des légions.

Cessez donc d'envoyer des délégations au maire ou des dépêches à Ferry-Famine pour demander du travail sous forme d'aumône. Cessez d'implorer la pitié de ceux que, vous avez, hélas! trop naïvement investis d'un pouvoir considérable, absolu et dont ils se servent pour assurer l'impunité à ces drôles qui vous pillent chaque jour, pour vous maintenir indéfiniment dans la servitude et la misère.

Que faire? Mais vous êtes le nombre — et la force quand vous voudrez.

La crise industrielle décime vos rangs. La contagion de la misère se propage. Vite, un palliatif; le remède ensuite.

Le palliatif, vous en avez trouvé un: l'ouverture de chantiers. Et puis, pourquoi ne ferait-on pas un emprunt immédiat à la banque de France, remboursable par un impôt sur les revenus.

Mais délibérer; et ce qui sortira de vos délibérations, est-ce que le maire, les conseillers municipaux, les députés, le gouvernement, oseraient en discuter et en retarder l'application, si vous agissez avec toute l'énergie que comporte votre puissance numérique.

Le remède?

Il n'y en a qu'un seul: vous débarrasser de l'exploitation de l'homme par l'homme au moyen de l'abolition de la propriété individuelle, remplacée par la constitution de la propriété collective, doublée d'une organisation sociale garantissant le produit intégral du travail à tous, et conséquemment, la satisfaction de tous nos besoins matériels et autres.

Just.

(4)

## FEUILLETON

### LE DROIT A LA PARESSE

Refutation du « Droit au Travail » de 1848.

« Un grand nombre, dit Villermé, cinq mille sur dix-sept mille, étaient contraints, par la cherté des loyers, à se loger dans les villages voisins. Quelques-uns habitaient à deux lieues et même deux lieues et quart de la manufacture où ils travaillaient.

« A Mulhouse, à Dornach, le travail commençait à cinq heures du matin et finissait à huit heures du soir, été comme hiver... Il faut les voir arriver chaque matin en ville et partir chaque soir. Il y a parmi eux une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue et qui, à défaut de parapluies, portent renversés sur la tête, quand il pleut ou qu'il neige, leurs tabliers ou jupons de dessus pour se préserver la figure et le cou, et un nombre plus considérable de jeunes enfants non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons, tout gras

### Lettre parisienne

Nous avons eu, ces jours-ci, un congrès de la Libre pensée. Bien qu'il n'ait pas fait grand tapage et que sa réelle importance ne lui permit pas d'espérer mieux, je tiens à le signaler parce qu'il a prouvé le progrès de nos idées, parce qu'il a montré nos théories pénétrant victorieusement de plus en plus dans les divers milieux.

Ceux qui s'étiquettent libres-penseurs et qui se sont créés une spécialité de l'anti-déréalisme voient généralement dans les doctrines religieuses, et en particulier dans le catholicisme, la source de tous les maux.

A leurs yeux, la première condition de la régénération sociale est la substitution de la raison à la foi, des vérités scientifiques aux absurdités des différentes théologies. Pour eux il s'agit uniquement d'une modification cérébrale à opérer; dans ce but ils ont imaginé ce qu'ils appellent le baptême civil, la communion sous les espèces de l'andouillette, le vendredi-saint, et nombre de cérémonies aussi intelligentes.

Or, comme l'a, le premier, enseigné Karl Marx, ce sont les conditions de la vie matérielle qui dominent l'homme; ce sont ces conditions économiques qui déterminent, avec la manière de vivre la manière de penser. Pas plus que n'importe quelle institution sociale, les religions ne sont indépendantes du milieu économique dans lequel elles évoluent. La source du sentiment religieux est dans les faits avant d'être dans les cerveaux.

C'est là la théorie du matérialisme économique que qui s'est fait jour au dernier congrès de la libre pensée; le débat y a été porté sur le terrain économique, c'est-à-dire sur le seul terrain où la critique religieuse soit assurée d'être efficace, ainsi qu'il est facile de le comprendre.

Le monde religieux n'est que la projection de phénomènes naturels en dehors et au-dessus du monde réel. En butte à des forces multiples, les hommes ont incarné des personnages imaginaires dans ces diverses forces. A cette heure, les forces naturelles à peu près domptées par l'homme, de plus en plus conscient de leurs effets, et rapportées à leurs causes véritables, ne donnent plus lieu à personnification, à divinisation.

Seulement, aux forces de la nature se sont ajoutées, pesant sur l'existence humaine de jour en jour d'une façon plus prépondérante, les forces sociales. L'état des choses auquel ils étaient soumis et dont ils ne saisissaient pas le point de départ, a revêtu pour les hommes le caractère d'organisations émanées d'une puissance supérieure. C'est dans le principe inexplicable des douleurs subies, dans leur apparence inévitable métamorphosée en phénomène surnaturel, qu'il faut aujourd'hui chercher la source des idées religieuses. La religion n'est que le reflet cérébral des forces sociales; les dernières forces externes dont l'homme supporte encore l'action aveugle comme une fatalité.

de l'huile, des métiers qui tombe sur eux pendant qu'ils travaillent. Ces derniers, mieux préservés de la pluie par l'imperméabilité de leurs vêtements, n'ont même pas au bras, comme les femmes dont on vient de parler, un panier où sont les provisions de la journée; mais ils portent à la main ou cachent sous leurs vestes ou comme ils le peuvent, le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à l'heure de leur rentrée à la maison.

« Ainsi, à la fatigue d'une journée démesurément longue, puis qu'elle a au moins quinze heures, vient se joindre pour ces malheureux celle des allées et des venues si fréquentes, si pénibles. Il résulte que le soir ils arrivent chez eux accablés par le besoin de dormir, et que le lendemain ils en sortent avant d'être complètement reposés pour se trouver à l'atelier à l'heure de l'ouverture. »

Voici maintenant les bouges où s'entassaient ceux qui logeaient en ville: « J'ai vu à Mulhouse à Dornach et dans des maisons voisines, de ces misérables logements où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur la paille jetée sur le carreau et retenue par trois planches... Cette misère dans laquelle vivent les ouvriers de l'industrie du coton dans le département du Haut-Rhin est si profonde, qu'elle produit ce triste résultat que, tandis que dans les familles des fabricants, négociants, drapiers, directeurs d'usines, la moitié des enfants atteint la vingt et unième année, cette même moitié cesse d'exister avant deux ans accomplis dans les fa-

d'origine mystérieuse.

Tant que la masse sera le jouet du mode de production, les misères que le mode capitaliste engendre et dont elle souffre, conserveront à ses yeux un caractère extra-humain; la peur de cet inconnu qui l'accable, le sentiment religieux, persistera.

L'affranchissement de la pensée est donc lié à l'affranchissement du travail, de la vie pratique. Le despote terrestre, le capitaliste, entraînera dans sa chute le croquemitaine céleste: l'homme régissant la production au lieu d'être régi par elle, trouvant enfin le bien-être sur la terre, ayant une vue précise de sa situation dans l'univers en général et de la société en particulier, le besoin du genre d'espérances et de consolations, conséquence de la tyrannie actuellement mystérieuse pour la masse, la crève en un être suprême, dispensateur souverain des bonheurs et des souffrances, disparaîtrait universellement.

L'émancipation de toute superstition religieuse est, en résumé, subordonnée à la transformation économique, et ce n'est qu'en aidant celle-ci qu'on fera réellement quelque chose pour celle-là; agir autrement, se borner à la petite guerre anticléricalle, occuper les naïfs avec ce jeu innocent, la tranquillité des gouvernements et de leur maître, le capital, c'est, sciemment ou non, se faire complice de diversions nuisibles aux intérêts qu'on affecte de défendre.

Si la Libre pensée veut faire œuvre utile, elle suivra la voie dans laquelle certains de ses groupes semblent être déjà entrés; hors de là, elle pourra servir de réclame fructueuse à quelques charlatans, aider quelques politiciens à décrocher la timbale électorale, mais ce sera tout.

Gabriel DEVILLE.

### Nos souvenirs

6 octobre 1789 — Marche des femmes de Paris sur Versailles, sous la direction de Maillard.

8 octobre 1869 — (Jour du terme!) Massacre d'ouvriers à Aubin.

Notre ami MEURGEY, membre du Parti ouvrier et de la Commission des ouvriers sans travail, n'ayant pu protester à la tribune contre les accusations produites dans une récente réunion à l'égard de cette commission, nous prie de déclarer que ces accusations ne peuvent l'atteindre.

Nous partageons l'avis de notre ami, qui est trop connu des socialistes militants lyonnais, pour avoir à redouter l'ombre même du soupçon le plus léger.

milles de tisserands et d'ouvriers des filatures de coton... »

Parlant du travail de l'atelier, Villermé ajoute: « Ce n'est pas là un travail, une tâche, c'est une torture, et on l'inflige à des enfants de six à huit ans... C'est ce long supplice de tous les jours qui mine principalement les ouvriers dans les filatures de coton. » Et, à propos de la durée du travail, Villermé observait que les forçats ne travaillent que dix heures, les esclaves des Antilles neuf heures en moyenne, tandis qu'il existait dans la France qui avait fait la Révolution de 89, qui avait proclamé les pompeux Droits de l'Homme, « des manufactures où la journée était de seize heures, sur laquelle on n'accordait aux ouvriers qu'une heure et demi pour les repas (1). »

(1) L.-R. Villermé. Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie. (1840). Ce n'était pas parce que les Dollfus, les Kœchlin et autres fabricants alsaciens étaient des républicains, des patriotes et des philanthropes protestants qu'ils traitaient de la sorte leurs ouvriers; car MM. Blanqui, l'académicien, Reybaud, le prototype de Jérôme Paturot, et Jules Simon, le maître Jacques politique, ont constaté les mêmes aménités pour la classe ouvrière, chez les fabricants très-catholiques et très-monarchiques de Lille et de Lyon. Ce sont là des vertus capitalistes s'harmonisant à ravir avec toutes les fûs politiques et religieuses.

# Le 8 octobre<sup>(\*)</sup>

Voici le huit octobre. Proletaires sans ouvrage, pensez à M. Vautour, ou si non expulsion ! Sur le pavé, femme et enfants.

Mais nous laissons la parole à notre ami Eugène Pottier, ancien membre de la Commune de Paris, et nous répondrons à la quittance de M. Vautour par la chanson :

## LE HUIT

Toi, la terreur du pauvre monde,  
Monsieur Vautour ! Monsieur Vautour !  
Quittance en main, tu fais ta ronde.  
Déjà le huit ! déjà ton jour !  
Vautour !

Cet homme a donc créé la terre,  
Le moellon... le fer et le bois !  
— Non !... Cet homme est propriétaire,  
Son terme vient tous les trois mois.

Toi, la terreur, etc..

Oh ! c'est un rude personnage,  
Avant tout autre créancier  
Il peut vendre notre ménage,  
Nous donner congé par huissier...

Toi, la terreur, etc..

De par la loi sèche et bourrue,  
Femmes en couche et moribonds,  
Tant pis s'il vous flanque à la rue !  
On ramasse les vagabonds !

Toi, la terreur, etc..

Lorsque chômage et maladie  
Attristent déjà nos foyers,  
Sur nous, comme une épidémie,  
Sévît la hausse des loyers.

Toi, la terreur, etc..

Depuis dix ans la vie afflue  
Dans son quartier de terrains nus.  
Encaissant seul la plus-value,  
Il décuple ses revenus.

Toi, la terreur, etc..

(\*) A Paris, les termes de loyer se paient les 8 janvier, 8 avril, 8 juillet et 8 octobre. Les mêmes paiements se font, à Lyon, les 24 décembre, 24 mars, 24 juin et 24 septembre; les plus importants, ceux de juin et de décembre, ne se désignent même pas par le quinquiesime: on écrit sur les baux « payable à la St Jean » ou « à la Noël », et les écritures portent: A louer « à la Noël » ou « à la St Jean ».

O misérable avortement des principes révolutionnaires de la bourgeoisie ! ô lugubres présents de son dieu Progrès ! — Les philanthropes acclament bienfaiteurs de l'Humanité ceux qui, pour s'enrichir en fainéantant, donnent du travail aux pauvres: mieux vaudrait semer la peste, empoisonner les sources que d'ériger une fabrique capitaliste au milieu d'une population rustique. — Introduisez le travail et adieu joie, santé, liberté; adieu tout ce qui fait la vie belle et digne d'être vécue (1).

Et les économistes s'en vont répétant aux ouvriers: travaillez, travaillez pour augmenter la fortune sociale! et cependant un économiste, Destut de Tracy, leur répond: « Les nations pauvres, c'est là où le peuple est à son aise; les nations riches, c'est là où il est ordinairement pauvre »; et son disciple Cherbuliez, de continuer: « Les travailleurs eux-mêmes, en accu-

(1) Les Indiens des tribus belliqueuses du Brésil tuent leurs infirmes et leurs vieillards; ils témoignent leur amitié en mettant fin à une vie qui n'est plus réjouie par des combats, des fêtes et des danses. Tous les peuples primitifs ont donné aux leurs ces preuves d'affection. Les Massagètes de la mer Caspienne (Hérodote) aussi bien que les Wens de l'Allemagne et les Celtes de la Gaule. Dans les églises de Suède, dernièrement encore, on conservait les massues dites massues-familiales, qui servaient à délivrer les parents des tristesses de la vieillesse. Combien dégénérés sont les proletaires modernes pour accepter en patience les épouvantables misères du travail de fabrique !

Avec nos pleurs, nos sueurs vaines,  
Il a gâché tout son mortier.  
C'est le plus pur sang de nos veines  
Qu'il touche en rentes par quartier

Toi, la terreur, etc..

Un prompt remède est nécessaire...  
Vautour est féroce et subtil;  
Mais, s'il pousse à bout la misère,  
Comment cela finira-t-il ?

Toi, la terreur, etc..

Il faut que le pauvre s'abrite,  
On a sommeil comme on a faim.  
Ne doit-on pas taxer le gîte  
Comme l'on a taxé le pain ?

Toi, la terreur, etc..

L'usure a ses heures tragiques,  
Foulon vous apprend, mes amours,  
Comme on promène au bout des piques  
La tête pâle des vautours.

Toi, la terreur, etc..

Propriété, crains la revanche;  
Tout peut s'effondrer à la fois;  
Déjà, tu branles dans le manche,  
Vieux pivot du monde bourgeois !

Toi, la terreur, etc..

Eugène POTTIER.

## Mots de combat

L'ignorance et la cupidité, voilà la double source de tous les tourments de la vie de l'homme. — Volney.

De tous les fléaux politiques, le plus effroyable est une assemblée qui n'est que l'instrument d'un seul homme. — Benjamin Constant.

Une assemblée souveraine est toujours une monstruosité: c'est la négation du droit. — Colins.

## MOUVEMENT SOCIAL

PARIS. — Nous souhaitons tout le succès possible à la *Revue anti-patriote et révolutionnaire* devant paraître, à partir d'octobre, tous les premiers samedis de chaque mois.

pérant à l'accumulation des capitaux productifs, contribuent à l'événement qui, tôt ou tard, doit les priver d'une partie de leur salaire. — Mais assourdis et idiotisés par leurs propres hululements, les économistes de répondre: travaillez, travaillez toujours pour créer votre bien-être ! Et au nom de la mansuétude chrétienne, un prêtre de l'Eglise anglicane, le révérend Townsend, psalmodie: travaillez, travaillez nuit et jour; en travaillant vous faites croître votre misère, et votre misère nous dispense de vous imposer le travail par la force de la loi. L'imposition légale du travail « donne trop de peine, exige trop de violence et fait trop de bruit; la faim, au contraire, est non seulement une pression paisible, silencieuse, incessante, mais comme le mobile le plus naturel du travail et de l'industrie, elle provoque aussi les efforts les plus puissants. » Travaillez, travaillez, proletaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles; travaillez, travaillez, pour que devenant plus pauvres vous ayez plus de raison de travailler et d'être misérables. — Telle est la loi inexorable de la production capitaliste.

Parce que "prêtant" l'oreille aux fallacieuses paroles des économistes, les proletaires se sont livrés corps et âme au vice du travail, ils précipitent la société tout entière dans ces crises industrielles de surproduction qui convulsent l'organisme social. Alors, parce qu'il y a pléthore de marchandises et pénurie d'acheteurs, les ateliers se ferment et la faim cingle les populations ouvrières de son fouet aux mille lanières. Les

Voici l'appel qu'adresse la rédaction aux révolutionnaires: « Convaincus de l'absurdité du patriotisme et indignés de voir la façon dont la bourgeoisie abrutit la jeunesse à l'école, à l'atelier et dans les sociétés, nous avons décidé de faire paraître un organe rédigé par les jeunes révolutionnaires de Paris, avec la collaboration de nombreux correspondants internationaux, dans le but de combattre énergiquement le chauvinisme et tous les préjugés.

Abonnements et correspondances chez G. DEHERME, 5, rue du Roi doré. — Paris.

Notre ami Morphy, l'évadé de la Santé, vient de rentrer à Paris, son écrou étant levé vu l'expiration de sa peine. Nous ne tarderons pas à entendre parler de lui, et les stupides bourgeois n'ont qu'à préparer leurs oreilles.

LYON — On annonce l'arrivée dans notre ville des sieurs Brazier et Cavez, inspecteurs de police, ainsi que des sous-brigadiers Beck et Reynaud, attachés à la première brigade de recherches politiques de Paris.

Ils viennent, nous dit-on, pour se mettre à la disposition de leur ancien, Andrieux. — Sous toutes réserves.

*Lyon-socialiste* publiera, s'il est nécessaire, le dossier de ces agents.

## Trouvailles

CHOLÉRA — Un journal de Lyon qui devrait prendre ce titre, c'est le *Progrès*, que l'on reconnaît aisément à la haine qu'il voue aux institutions sociales, haine qui atteint, paraît-il, le chef actuel de la République, car on a pu lire le télégramme suivant, dans son numéro du 25 septembre:

« Président de la République française à Humbert, roi d'Italie.

« La catastrophe qui frappe l'Italie excite, en France et dans le monde entier, la plus profonde commiseration. L'immense, sublime et héroïque magnanimité de VOTRE MAJESTÉ provoque l'admiration et l'enthousiasme. »

Nous comprenons le sentiment de la haine et lui accordons, dans certains cas, quelque grandeur. — Mais recourir au mensonge et à la calomnie... et pourquoi? Personne n'approuvera le procédé; car il est bien certain que, si Grévy qu'il puisse être, le président n'a pas commis ce *charabia*.

LA MISÈRE — Une autre feuille, également contaminée, — le *Salut public* — a trouvé, dans son numéro du 25 septembre, (c'est un trait de génie) à trouvé, en même temps que la cause de la misère son remède. Selon sa manière de voir, les républicains ont inventé la question sociale en trompant le peuple par des promesses qu'ils savaient

proletaires abrutis par le dogme du travail, ne comprenant pas que le sur-travail qu'ils se sont infligés pendant le temps de prétendue prospérité est la cause de leur misère présente, au lieu de courir aux greniers à blé et de crier: « Nous avons faim, nous voulons manger!... Vrai, nous n'avons pas un rouge liard, mais tout gueux que nous sommes, c'est nous cependant qui avons moissonné le blé et vendagé le raisin... » — Au lieu d'assiéger les magasins de M. Bonnet, de Jaurieu, l'inventeur des couverts industriels et de clamer: « M. Bonnet, voici vos ouvrières ovalistes, moulineuses, fileuses, tisseuses, elles grelottent sous leurs cotonnades rapetassées à chagriner l'œil d'un juif et cependant ce sont elles qui ont filé et tissé les robes de soie des cocottes de toute la chrétienté. Les pauvresses travaillant treize heures par jour n'avaient pas le temps de songer à la toilette, maintenant elles chôment et peuvent faire du frou-frou avec les soieries qu'elles ont ouvrées. Dès qu'elles ont perdu leurs dents de lait, elles se sont dévouées à votre fortune et ont vécu dans l'abstinence; maintenant elles ont des loisirs et veulent jouir un peu des fruits de leur travail. Allons, M. Bonnet, livrez vos soieries, M. Harmel fournira ses mousselines, M. Pouyer-Quertier ses calicots, M. Piner ses bottines pour leurs chers petits pieds froids et humides... »

Paul LAFARGUE.

(A suivre)

né pouvoir tenir, et en développant ses appétits matériels. Ainsi, travailleurs, vous avez trop d'appétit, voilà la cause de votre misère. — Plus d'appétit que de dévotion — ce qui chagrine le Salut. Aussi, propose-t-il de revenir à la foi chrétienne, remède infailible. La charité alors fera des prodiges.  
Soyons charitables pour ce pauvre Salut.

## PETITE CORRESPONDANCE

**ALAIS** — L. R. — Demandez, pour la *Revue*, au citoyen Lafargue, boulevard de Port-royal, 66, à Paris.  
**PARIS** — G. P. — Ecrivez toujours, nous verrons.

## APPEL aux travailleurs de la métallurgie DE LA RÉGION DE L'EST

Citoyens,

Comme nous, ne croyez-vous point le moment venu de nous grouper résolument autour de nos syndicats d'abord, et de la fédération ensuite ?

La misère par le chômage ne fait-elle pas assez de victimes dans nos rangs et devons nous rester sourds et aveugles en présence de notre lente agonie ?

Si vous croyez qu'il puisse exister un terme à nos souffrances, secouez, sans hésitation, l'engourdissement cérébral que vous subissez depuis déjà trop longtemps.

Nous, nous n'avons qu'un but : l'union et la solidarité ; nous désirons réaliser l'une et l'autre non seulement entre ouvriers du même corps d'état, mais pour tous les travailleurs en général ; si, à regret, la fédération a été obligée de limiter son organisation à la métallurgie, nous nous empressons d'affirmer nos sympathies à toutes les autres corporations.

Il est triste d'avoir à le constater : le travail qui produit tout, et auquel la société est redevable de tout, est bien méconnu à l'égard de ceux qui le personnifient.

L'ouvrier, lui, si indispensable, ignore le bien-être, vit de privations, n'a même pas la consolation de l'espérance, car son avenir est effrayant de menaces. Son enfance et sa jeunesse sont torturées ; il lutte, dans l'âge mûr, comme il peut, contre la maladie et le chômage ; et s'il devient enfin vieillard, la charité constitue sa ressource unique.

Ce n'est pas juste !

Nos syndicats isolés sont impuissants pour agir contre une situation semblable. Mais soyons tous unis et fédérés et la tâche de notre délivrance deviendra possible.

L'Union métallurgique doit être l'institution qui veillera sur chacun de nous.

Ainsi donc, travailleurs, la situation peut, dès maintenant vous appartenir : vous aurez, pour vous secourir et vous soutenir tous nos syndicats, avec une organisation déjà sérieuse et comptant dans son sein tous les syndicats de Paris, Lyon, Grenoble, Troyes, Reims, Bordeaux, Tourcoing, Soissons, Lille, Sens, Valenciennes, Fourmies, Maubeuge, St-Quentin, Douai, Amiens, Roubaix, Le-Havre, Hissou, Denain, etc.

Et soyez assurés qu'après le congrès de Lille qui va avoir lieu, cent villes au moins s'abriteront sous le drapeau de la fédération française des ouvriers de la métallurgie dont la devise est : tous pour un, un pour tous.

N'hésitez donc pas à venir à nous : unissons-nous pour être forts.

Les corporations métallurgiques de la région de l'Est, c'est-à-dire toutes celles comprises entre les Alpes et les Vosges, peuvent s'adresser au citoyen Boisson, secrétaire de la Fédération, rue St-Alexandre, 1 ; ou au citoyen DENONFOUX, trésorier, rue Pierre-Corneille, 168, pour renseignements ou adhésions.

**PARTI OUVRIER** — Les groupes sont invités à remplacer ceux de leurs délégués au conseil local appelés à d'autres fonctions par l'assemblée

## GALERIE SOCIALISTE



LASSALLE

(Voir le N° du 28 septembre (3))

plénière.

— Les membres du Parti ouvrier sont convoqués en réunion plénière, le samedi, 11 octobre courant, à huit heures précises du soir.

Comptoir de Genève, angle de l'avenue de Saxe et de la rue de Sèze.

## SOUSCRIPTION

Permanente

POUR LA PROPAGANDE SOCIALISTE

|                                    |      |
|------------------------------------|------|
| Reliquat boul. des Brotteaux ..... | » 25 |
| Une ex-ganache .....               | » 25 |
| Reliquat .....                     | » 10 |
| Un canut sans ouvrage .....        | » 15 |
| A reporter .....                   | » 75 |

## PROPAGANDE RÉPUBLICAINE SOCIALISTE

A. LECOURTOIS, courtier en librairie, 28, rue Daubenton, — PARIS

Livraison immédiate à domicile à raison de 50 centimes et 1 fr par semaine de tous les ouvrages et brochures ayant trait au socialisme, à l'histoire et à la littérature

en général :

|             |                                                                                                                 |                   |            |                                            |                                 |
|-------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------|------------|--------------------------------------------|---------------------------------|
| J. GUESDE   | La loi des salaires .....                                                                                       | » 30 <sup>c</sup> | H. BISSAC  | Résumé populaire du socialisme .....       | » 20 <sup>c</sup>               |
|             | Le Collectivisme au Collège de France .....                                                                     | » 20 <sup>c</sup> |            | Vive la République Européenne ! .....      | » 50 <sup>c</sup>               |
|             | Le Programme du Parti ouvrier, son histoire, ses considérants et ses articles .....                             | 1 <sup>fr</sup>   | L. PEMJEAN | Le Socialisme expérimental .....           | » 15 <sup>c</sup>               |
| P. LAFARGUE | Le droit à la paresse .....                                                                                     | » 35 <sup>c</sup> |            | Plus de frontières .....                   | » 25 <sup>c</sup>               |
|             | Socialisme utopique et soc. scientifique .....                                                                  | » 50 <sup>c</sup> | B. MALON   | Histoire du socialisme, par séries à ..... | » 50 <sup>c</sup>               |
|             | Cours d'économie sociale, brochures à .....                                                                     | » 10 <sup>c</sup> |            | et par volumes, à différents prix          |                                 |
| G. DEVILLE  | Le capital de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique. 3 <sup>fr</sup> ..... | » 10 <sup>c</sup> | E. GAUTIER | Le nouveau Parti, 2 vol. à .....           | 1 <sup>fr</sup> 50 <sup>c</sup> |
|             | Cours d'économie sociale, brochures à .....                                                                     | » 10 <sup>c</sup> |            | Le Darwinisme social .....                 | 1 <sup>fr</sup>                 |

Etc., etc..

Les conditions indiquées plus haut ne s'appliquent qu'à Paris seulement. — Pour la province, au comptant, contre mandat-poste à la charge du destinataire.

INSTITUTION MARET, rue Bodin, 3 LYON.

Le Gérant, L. PERRIN.

Lyon — Imp. Vacher, rue Champier, 1.

Report » 75<sup>c</sup>

Un collecto .....

Un radical entêté .....

» 30

» 25

1.30

Listes précédentes 12.20

A ce jour... 13.50

Pour les détenus politiques.

Un patron socialiste .....

2.50<sup>c</sup>

## LA QUESTION DU PAIN

En présence de l'exagération du prix auquel les boulangers vendent le pain, étant donné celui du blé, de nombreuses municipalités de province prennent des arrêtés rétablissant la taxe. On signale cinquante huit boulangers de Nancy ayant réduit le prix du pain à 32 centimes et demie le kilogramme.

Voici quels étaient les prix limites des cours de taxe quand la taxe était en vigueur, à Paris.

Kil. de pain lorsque 100 kil. de farine coûtaient

|      |   |       |   |       |
|------|---|-------|---|-------|
| » 32 | — | 33.96 | — | 33.26 |
| » 31 | — | 32.26 | — | 33.95 |
| » 30 | — | 31.36 | — | 32.68 |
| » 29 | — | 30.06 | — | 31.35 |
| » 28 | — | 28.76 | — | 30.05 |
| » 27 | — | 27.46 | — | 28.75 |
| » 26 | — | 26.16 | — | 27.48 |
| » 25 | — | 24.86 | — | 26.15 |

Jules Guesde, dans le *Cri du peuple*, mène une vigoureuse campagne. — Socialistes lyonnais, réclamez aussi la taxe : un peu moins de glaces et de dorures chez MM. les boulangers, et le

PAIN à 25<sup>c</sup> le Kilog.

A. R.

## TRIBUNAUX

Une regrettable confusion commise dans la mise en page autographique du du présent numéro ne nous permet pas de publier, aujourd'hui, ainsi que nous l'avions décidé, un très-intéressant et très-judicieux compte-rendu d'un procès venu devant la 11<sup>e</sup> chambre du tribunal de la Seine, mercredi, 24 septembre dernier,

## LE GRAND COMLOT ANARCHISTE

Donc, à la semaine prochaine.